

Le thriller absurde de Forest

Fable. En s'inspirant de la physique quantique, Philippe Forest s'interroge sur cette réalité qui ne fait qu'échapper à la pensée et au langage. Brillant.

OLIVIER VONLANTHEN

L'expérience de pensée du chat de Schrödinger, conçue en 1931, se présente comme un défi à la raison. Et pour cause: c'est une histoire de mort-vivant. Pensez en effet une boîte opaque, dans laquelle on place un chat, aux côtés d'un dispositif qui tue l'animal dès qu'il détecte la désintégration d'un atome en état instable.

Forcé d'accepter le principe quantique selon lequel une particule, tant qu'elle n'est pas observée, peut revêtir simultanément deux états opposés, vous le serez dès lors aussi d'admettre - tel est le paradoxe qu'a souligné Schrödinger - que tant que la boîte demeure fermée, l'atome qui s'y trouve est à la fois intact et désintégré, si bien que notre pauvre chat est en même temps vivant et mort, existe et n'existe pas.

C'est cette fable scientifique qui donne son titre au dernier roman de Philippe Forest et en constitue le substrat narratif. Est-ce à dire que l'auteur de *Sarinagara* a décidé de ne s'adresser, avec ce texte, qu'à un petit comité rompu aux préceptes de la physique quantique? Non. Ou plutôt: oui et non. Oui, parce que l'expérience de Schrödinger y est largement et précisément décrite. Non, parce que cette expérience n'est pas tant reproduite pour sa valeur purement scientifique que pour sa capacité à servir de «relance fictionnelle», c'est-à-dire à raconter une histoire, à se faire, à la façon du conte, relais et trace de l'expérience archaïque du *il était une fois*.

Un rituel quantique

Mais quelle histoire? Celle d'un chat, justement. Celle d'un homme aussi - le narrateur - qui passe un long séjour dans sa maison de vacances, et auquel le félin vient rendre visite quotidiennement pendant une année, apparaissant un soir dans son jardin, pour disparaître finalement un jour, aussi brusquement qu'il s'est manifesté. Comme pour Schrödinger, ce chat qui, par une forme de rituel quantique, se dévoile aux yeux du narrateur en surgissant de la nuit pour s'y replonger presque aussitôt, jusqu'à n'en plus jamais sortir au terme du roman, conjoint des états contradic-



Philippe Forest passe de la réflexion scientifique à l'expérience bouleversante du deuil. CATHERINE HÉLIE

«Chaque boîte enferme une chose à la fois morte et vivante, une pure poche de possible»

toires, puisqu'il lui semble à la fois mort et vivant, appartenant tant au monde des ombres qu'à celui du réel. Ce chat qui paraît traverser comme bon lui semble les frontières d'univers disjoints est alors pour l'homme, le temps d'un récit, ce qu'il fut aussi pour Schrödinger: l'occasion de fabuler sur une réalité qui ne fait qu'échapper à la pensée et au langage commun, le prétexte pour spéculer sur les possibles et les paradoxes de l'existence et réfléchir sur la condition des êtres et des choses, soumis aux contraintes étranges de l'espace et du temps.

Au gré de ces réflexions, qui alimentent un «thriller absurde au ressort purement spéculatif», se construit parallèlement celle, intime, du narrateur, pour qui la «réa-

lité du réel» s'est confondue dans l'inintelligible depuis que sa fille de quatre ans est

décédée. Dans ce drame qui pointe pudiquement dans le roman, à la faveur de bribes, c'est Forest lui-même que l'on reconnaît, puisque cette histoire tragique est la sienne, et qu'on la sait traverser son œuvre depuis *L'enfant éternel*. Le chat qui rend visite au narrateur se fait alors aussi lieu du texte où se pense l'énigme de l'apparition et de la disparition, de la vie et de la mort qui l'anéantit, creuse un espace ambivalent où l'on peut désormais spéculer sur les autres possibles du passé, du présent et du futur.

D'une intelligence rare

Que serait-il advenu, si l'enfant avait vécu? Et Schrödinger de réapparaître en creux, à l'image de ces boîtes contenant les affaires de la

filie disparue, que le narrateur refuse d'ouvrir, s'en tenant à «l'hypothèse déchirante qui veut que chacune des boîtes enferme une chose à la fois morte et vivante, une pure poche de possible».

Cette transposition d'une fable quantique à l'histoire bouleversante d'un deuil, qui est le nœud du roman, est d'une beauté époustouflante, et d'une intelligence rare. C'est que le récit de Schrödinger permet aussi, le temps d'une fiction, de réfléchir à la fonction ambivalente de la littérature, face à un réel qui ne cesse de se dérober ou de se faire trauma: le romancier n'est-il pas en effet, comme le propose Philippe Forest, celui qui tout à la fois garde la gigantesque boîte du réel et de ses possibles fermée, et l'entrouvre en y projetant son regard, pour donner naissance à quelque chose non pas sous forme de chat, mais sous forme de langage? **I**

> **Philippe Forest**, *Le Chat de Schrödinger*, Gallimard, 336 pp.

DANIELLE BERRUT

«Son fils lui ferma les yeux»

DANIEL FATTORE

Le lecteur de *A fleur de nuage* est invité à s'immerger dans un certain Valais. Valais mythique, rêvé, Valais de toujours? C'est celui d'autrefois que l'écrivaine Danielle Berrut décrit au gré de vingt-cinq nouvelles qui sont autant de scènes de vie.

Il est agréable de se plonger dans ces nouvelles aux couleurs sépia. Celles-ci sont écrites sur un ton simple, dépourvu d'artifices byzantins, à la poésie concrète et directe. Accrocheur juste ce qu'il faut, le ton choisi véhicule parfaitement des anecdotes villageoises, vécues ou imaginées, à l'instar de celles de ce garçon «pas tout à fait comme les autres» qui grimpe au clocher de l'église du village pour retrouver le coq de la basse-cour familiale. Un soupçon de malice affleure dans *La Chemise fétiche*, nouvelle à la chute bien tournée qui, à travers les émois de jeunes gens que tout sépare, évoque les débuts du tourisme en Valais. Le fantastique, en-

fin, n'est jamais loin, puisque le diable et ses sortilèges hantent certains domaines, à en croire l'une ou l'autre nouvelle du recueil.

Sans fausse nostalgie, l'auteure présente un Valais qui vit au rythme des travaux, de la montagne et de la religion, perçue comme un élément de vie naturel. Mettant en scène des personnages qui se rappellent rituellement leur journée, elle confère à ceux-ci le statut de messagers: le Valais d'avant le tourisme de masse n'est plus, sinon dans les mémoires. Coup de maître, la dernière nouvelle évoque avec beaucoup d'émotion le décès d'un aïeul. Celui-ci fait figure d'allégorie d'un Valais passé auquel un autre monde, héritier de l'ancien, a succédé: «Et tandis que son âme s'élevait avec ivresse vers les hautes sphères du Mystère, il abandonna son corps à ceux qui l'entouraient. Son fils lui ferma les yeux.» **I**

> **Danielle Berrut**, *A fleur de nuage*, Ed. Xenia, 174 pp.

NICOLAS GRACIAS

Des destins désincarnés

De quoi faire frémir, avec un soupçon d'humour. Tel est l'esprit de *Symphonie fiduciaire*, recueil de dix nouvelles de l'écrivain français Nicolas Gracias. Nimbées de fantastique, menant d'étranges péripéties, elles reflètent jusqu'à l'absurde un monde aux prises avec ses paradoxes et ses complexités.

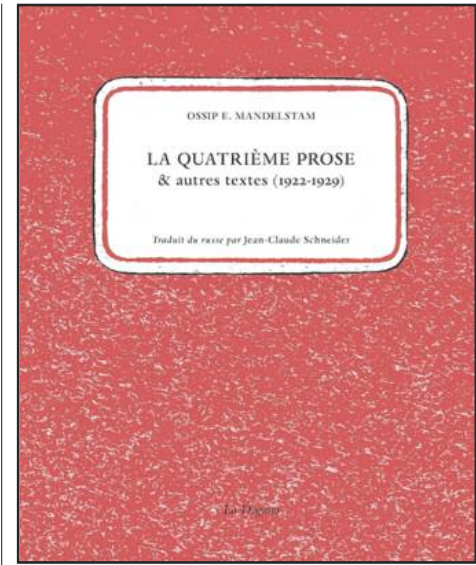
Plus d'un lecteur se reconnaîtra dans ce journaliste qui, intéressé par les activités d'un improbable syndicat des indécis, finit, par contagion, par ne plus être capable d'écrire le moindre article de presse. Montrant un narrateur aux prises avec son épouse, son employeur et le sujet de son reportage, l'auteur fait habilement évoluer son personnage jusqu'au black-out final. Portrait en mouvement réussi, la nouvelle *Le Syndicat des indécis* est l'un des moments forts de ce recueil.

La nouvelle *Le dictateur incorporel* décrit les effets délirants d'un flux d'information qui s'affole. Reflet de l'univers personnel de l'auteur, où le thème de la désincarnation tient une place

importante, cette nouvelle caricature les dérives de l'art contemporain, fondées sur des théories vues comme aussi sommaires que fumeuses. Cela, dans un crescendo jubilatoire où le canular finit par dépasser ses instigateurs.

Tout n'est pas égal dans ce recueil. Minimaliste, la nouvelle *La Relève* est empreinte d'un immobilisme que la seule description du métier de gardien de phare ne justifie pas, et qui laissera le lecteur perplexe. Il en est de même pour certaines chutes, qui paraissent un peu ternes après de brillants développements. C'est avant tout dans ces derniers que l'auteur excelle, surtout lorsqu'il évoque des thèmes actuels: les secondes vies en ligne offertes par internet ou les fluctuations de la Bourse, mises en mots et en musique d'une façon échevelée dans la nouvelle qui donne son titre au recueil. **DF**

> **Nicolas Gracias**, *Symphonie fiduciaire*, Ed. Xenia, 180 pp.



OSSIP MANDELSTAM

La rage au cœur

ANNE MOOSER

Entre 1922 et 1929, Mandelstam (1891-1938) rédige d'une part les petits récits tendres et pleins d'ironie de *Féodosia*, s'attachant à des figures marginales, et d'autre part une série de notations de voyage poétiques et imagées, échos de ses séjours en Crimée et au Caucase, pour divers journaux et revues.

En 1929 cependant, à la suite d'un sombre malentendu où il est accusé de plagiat, il dicte à sa femme Nadejda un brûlot de colère, *La Quatrième Prose*, où il déclare, dans une prose rageuse qui garde les éclats et les heurts de sa poésie, sa haine de la littérature officielle. Il s'y montre en rupture totale avec le siècle, avec les serviteurs d'un régime, avec l'hypocrisie des mots. Il en va de ces pages comme «d'une dentelle de Bruxelles, explique Mandelstam, le plus important est passé sous silence: l'essentiel est ce qui préserve le dessin: air, ajours, vide».

La liberté qu'il revendique, le poète prosaïque l'expiera au prix d'une vie de famine, de misère et d'exil, puisqu'il mourra en cours de transfert dans un camp de travaux forcés des régions polaires de la Sibérie orientale. La publication de cet ouvrage à la belle facture s'inscrit dans la passion manifestée au poète russe depuis de nombreuses années par les Editions La Dogana. **I**

> **Ossip Mandelstam**, *La Quatrième Prose & autres textes (1922-1929)*, traduit du russe par Jean-Claude Schneider, La Dogana, 162 pp.

ANNIE SAUMONT

Un minimalisme exigeant

NINA MUEGLER

Outre ses traductions de John Folwes, J.D. Salinger ou encore Patricia Highsmith, Annie Saumont fait partie des rares auteurs qui s'illustrent dans l'écriture de nouvelles, un genre qui souffre de l'hégémonie actuelle du roman. C'est que l'exercice requiert des qualités spécifiques - construction millimétrée, concision, suspense - pour garantir une intensité dramatique maximale. Annie Saumont, experte en minimalisme, parvient à saisir sur le vif les détails qui font basculer ses anti-héros dans le vice ou la démence.

Les dix-neuf nouvelles - les plus courtes étant les plus réussies - qui composent *Un si beau parterre de pétunias* explorent avec cynisme les failles de l'existence, les carences refoulées qui resurgissent brutalement dans la vie d'un individu. Un art de la suggestion qui amorce avec mystère des récits dont la chute se laisse rarement prévoir. Entrelacement des voix, imbrication complexe des temporalités et traitement syntaxique frisant parfois l'anarchisme: l'originalité d'Annie Saumont est à double tranchant. A force de suggestions aériennes, l'auteure prend le risque de perdre un lecteur trop pressé. L'écriture minimaliste s'accorde en effet mal à la lecture transversale. Annie Saumont exige la participation d'un lecteur averti et attentif à la signification des détails les plus anodins en apparence. Celui qui saura combler les ellipses et les interstices du récit sera, à coup sûr, récompensé de ses efforts. **I**

> **Annie Saumont**, *Un si beau parterre de pétunias*, Julliard, 2013, 201 pp.